

117

Journal de Lyon  
14 août 1927

1927

# Le Courrier des Lettres

MARCEL PROUST, ANDRÉ GIDE, PAUL VALÉRY, par Paul Souday (3 vol. Kra).

Paul Souday reste un des rares critiques contemporains pour qui le mot « critique » ait un sens précis. Contre une phrase dédaigneuse de Marcel Proust il définit ainsi son rôle : « Outre qu'il lui arrive d'être plus créatrice que la sorte de littérature à laquelle Proust réserve ce nom, puisqu'elle crée parfois des idées, et des idées justes, la critique rendrait encore des services bien nécessaires, quand elle se bornerait à défendre la raison et les vrais trésors intellectuels contre les sophismes. » Au service de cette noble confiance dans les pouvoirs de la critique, Paul Souday a mis une érudition, une conscience, un amour de la littérature qui légitiment son autorité comme oracle littéraire du *Temps* ; répondant à une boutade de Gide, il n'est pas moins fondé à revendiquer le mérite de l'impartialité. Cela ne signifie point que sa forte personnalité abdique jamais ; par tempérament et par culture il est rationaliste, sa critique forme une dialectique aboutissant à des jugements ; lorsqu'il parle d'une critique créatrice, il entend plutôt, on l'a vu, une construction d'idées qu'une riposte artistique. Sur cette question de l'importance dans l'art de la technique sensuelle, nous aurons souvent — qu'il s'agisse de Hugo, de Baudelaire ou de Moréas — à nous séparer de lui ; ce ne sera pas sans rendre hommage à sa parfaite loyauté, à l'ingénieuse cohérence de son dogmatisme intellectuel.

Les trois volumes que publie Souday sont des collections d'articles ; il aurait pu facilement en composer trois études ; je préfère qu'il leur ait gardé ce libre jaillement, cette impression d'actualité qui prend une valeur historique lorsque nous lisons comment il accueillit, dès 1913, *Swann* et, dès 1917, *La Jeune Parque*. Dans la douzaine d'articles que renferme chacun des trois recueils on trouvera ainsi, avec l'analyse patiente d'une œuvre, le progrès de la vie de l'esprit dans une époque. Non que sur Proust Paul Souday ait dû varier ; dès le début, il avait signalé le tour ruskinien des descriptions, l'inévitable comparaison avec Saint-Simon, l'impressionnisme sensoriel de cet « esthète nerveux, un peu morbide ». Il lui suffisait ensuite d'étudier minutieusement le subjectivisme de Proust, son sens de la mobilité, son instinct artistique, très supérieur à sa pseudo-philosophie, l'intérêt du *Temps Perdu* comme « féerie psychologique ». On sait que Paul Souday conserve volontiers à ses feuilletons l'allure d'une conversation fertile en plaisanteries, en di-

gressions, en réflexions personnelles. Ce n'est pas le moindre charme du Proust que de nous livrer ses opinions sur le grand monde et sur un tableau de Sodôme et Gomorrhe « plus inutile que véritablement scandaleux ».

Ce jugement sur Charlus éclaire son *André Gide*. Je goûte trop la subtilité de Gide, je suis trop persuadé qu'elle recouvre une angossante quête du divin dans l'âme moderne pour accepter sans retouches l'image qu'en dessine Paul Souday quoiqu'il traduise avec beaucoup de verve les réactions de l'homme normal, de la santé spontanée. Etudiant consciencieusement, Gide depuis ses débuts de « Barrès protestant » jusqu'en ses plus récents ouvrages, Souday a bien senti le prix de son « incoercible individualisme » et son importance comme essayiste idéologique ; énergiquement il l'a défendu contre les images simplistes ; pur démoniaque ou moraliste puritain. Pourtant son malaise allait croissant devant les audaces d'un esprit ondoyant qu'il déclare « insaisissable » et « méphistophélique ». Déjà la gratuité des *Caves du Vatican* l'agaçait un peu ; son irritation contre l'élément tendancieux des *Fauz Monnaieurs* semblé lui en avoir voilé la tragique beauté ; dans *Si le grain ne meurt* la nature spéciale des aveux le rend insensible à l'ampleur orchestrale, à la farouche intensité de cette confession. Pour Souday, Gide prend peu à peu figure de traître, de déserteur de l'intelligence ; je crois la vérité plus nuancée et Gide à la fois plus perversément destructeur et plus ambitieux de construire.

Quant à son *Paul Valéry*, il fut véritablement ce que les Anglais appellent un « travail d'amour ». Je dirais volontiers d'amoureux car rien n'est plus sympathique que l'admiration de Paul Souday pour ce « prince de l'esprit ». Il se sent en parfait accord avec l'homme de la rigueur obstinée ; les épigrammes de Valéry contre Pascal le réjouissent autant que le satisfait cet hellénisme, cartésien ; il commente *Variété*, *Rhumbs* et les *Analecés* avec une tendresse enthousiaste. Peut-être dans ses louanges pour ce « grand penseur en vers » (qu'il n'interprète point, comme Thibaudet, par un bergsonisme saugrenu) Souday méconnaît-il un peu la part de la sensualité, de cet intellectualisme charnel qui forme depuis Keats et Baudelaire, la base de toute poésie pure. Pour le Teste de Valéry Paul Souday éprouve une profonde amitié ; cette limite de l'esprit critique — tout comprendre et rester muet — le tente ainsi qu'un idéal. Le lecteur de ces trois volumes d'une substance si riche et d'un ton si vivant le félicitera d'avoir préféré ce qu'il nomme d'une heureuse formule « l'intellectualisme discursif ».